

# Prologue

---

*Les dangers visibles nous causent moins  
d'effroi que les dangers imaginaires.*

SHAKESPEARE, *MACBETH*

*Été 1956, Saint-Laurent-des-Vignes (village de Gironde)*

**A**llongée sur les draps de son lit, le dos calé par un gros oreiller en plumes et les jambes à moitié repliées sur la poitrine, Juliette n'en pouvait plus. Elle rejeta au loin *Le Secret de la Luzette*, ce roman de Delly dans lequel elle s'était ingénument plongée après le dîner, et soupira :

— Il fait vraiment trop chaud, on étouffe ce soir !

D'un bond, la jeune fille se mit debout et se pencha pour éteindre la lampe de chevet en opaline bleue posée sur sa table de nuit. Elle était en nage. Sa longue chemise en coton blanc à festons lui collait à la peau, surtout au niveau du dos.

De ses deux bras, elle arracha son vêtement, le faisant passer par-dessus sa tête avant de le faire tomber en corolle sur le sol. Elle souleva son épaisse chevelure bouclée pour l'attacher en queue-de-cheval avec un ruban récupéré sur la tablette. Elle sentait des perles de sueur couler le long de sa nuque.

Dans la semi-pénombre, elle marcha alors résolument jusqu'à la fenêtre. La moiteur de l'air l'incommodait. Même le parquet lui paraissait tiède sous la plante de ses pieds.

Quand elle ouvrit les lourdes persiennes en bois, celles-ci grincèrent désagréablement avant d'aller cogner brutalement le mur de la maison. Une lumière blonde inonda la chambre et les formes juvéniles et rondes de l'adolescente se dessinèrent sous la pleine lune. L'éclat de l'astre se reflétait sur sa peau laiteuse.

Juliette huma l'air pour essayer de trouver un peu de fraîcheur dans la nuit torride de ce mois d'août 1956, sans y parvenir. Pas un souffle de vent ne venait attiédir l'atmosphère.

Dehors, les ombres mystérieuses et sombres des grands arbres du parc se détachaient dans une nuit obscure constellée de milliers d'étoiles brillantes.

Elle resta un moment à contempler l'immensité du firmament, avec l'impression d'être aspirée dans une spirale enivrante.

Soudain, une chauve-souris vola si près d'elle que d'instinct, Juliette eut un moment de recul. Alors quand en plus, un papillon se mit à tourbillonner avant de pénétrer à l'intérieur, elle abandonna son poste pour revenir s'étendre sur son lit.

Sachant qu'elle ne trouverait pas le sommeil, elle resta hébétée, la bouche grande ouverte à contempler les meubles de sa chambre. Il y avait tellement de luminosité qu'elle voyait nettement le petit secrétaire placé contre le mur en face d'elle et qu'elle arrivait même à y distinguer le cahier qui lui faisait office de journal intime posé dessus.

À l'arrière, le papier peint dessinait des volutes et des arabesques énigmatiques. Juliette se sentit peu à peu sombrer dans une torpeur ankylosante...

Tout à coup, elle se raidit.

Ses yeux s'écarquillèrent.

Son sang se glaça.

Son cœur s'emballa.

Elle se mit à suffoquer.

Ce qu'elle entraperçut en face d'elle la cloua d'effroi...



*S'ils sont éphémères, les grands bonheurs  
sont pires que les grands malheurs.*

DAVID FOENKINOS, *EN CAS DE BONHEUR*

*Durant la guerre, 16 juillet 1942, Paris*

La lourde porte en bois se referma avec un bruit sourd derrière elle lorsque Hannelore sortit dans la rue Pestalozzi. Les yeux de la jeune femme furent alors surpris par cette lumière matinale, douce et tiède, qui rasait la chaussée avant d'aller éclabousser la façade blonde des immeubles haussmanniens d'en face.

Elle resta un moment sans bouger, la tête levée, les paupières closes.

C'était une jeune femme d'une vingtaine d'années à la peau mate, aux traits réguliers et aux cils noirs et fournis. Ses cheveux bruns étaient relevés au niveau des tempes pour former un casque de boucles tandis que le reste de sa chevelure cascadaït sur ses épaules. Elle portait une robe de coton fleurie, ample et légère.

À cet instant, Hannelore éprouva un sentiment de bonheur intense et éphémère, comme ceux qui vous assaillent et vous emplissent de joie pour s'enfuir tout aussi vite qu'ils sont

apparus, puis elle eut un brusque tressaillement et se mit en route d'une démarche chaloupée.

Elle maintenait un cabas en osier avec son bras replié, et dans sa main, une pochette en cuir noir qu'elle serrait fort sur sa poitrine.

Les semelles de bois à talons compensés de ses chaussures claquaient bruyamment sur le macadam à la cadence de ses pas tandis que sa robe virevoltait délicatement autour d'elle. Quand elle tourna, à droite, dans la rue de l'Épée-de-Bois, elle accéléra le pas malgré la difficulté qu'elle avait, dernièrement, à marcher d'une allure rapide. Elle croisa un camelot qui peinait à tirer une lourde charrette. Elle y jeta un coup d'œil. Ce n'était que des cravates et des foulards pour homme, rien qui vaille la dépense.

Quand elle aborda la rue des Patriarches, sa déconvenue fut grande en apercevant à l'arrière-plan sur la droite une longue file. Il y avait déjà un attroupement qui attendait devant le rideau de fer encore fermé de l'épicerie fine *Maurin et fils*. Dans un murmure de déconvenue, elle dénombra les personnes :

— Cinq, six, sept...

Elle s'en voulut de ne pas s'être apprêtée plus tôt pour être la première afin d'être sûre d'obtenir les denrées nécessaires à la confection de son repas.

Comme chaque mois, elle avait l'habitude de réunir Robert, son époux, ainsi que ses deux frères pour un moment convivial. Cette tradition n'était pas chose facile en ces temps troublés de guerre.

Elle se plaça derrière trois femmes qui bavardaient ensemble et attendit stoïquement. Elle surprit des bribes de conversation.

— Le docteur m'a dit que la petite souffrait de rachitisme.

— Cela vous étonne ? Je n'ai pas pu obtenir de viande depuis plusieurs jours, alors mon Raymond est, lui aussi, plus maigre qu'un coucou...

— J'espère que mon époux sera bientôt de retour de captivité pour nous aider car Laval<sup>1</sup> a promis qu'un prisonnier serait libéré pour chaque départ de trois travailleurs vers l'Allemagne.

Hannelore commençait à se sentir fatiguée et ressentait de douloureuses contractures au niveau du dos. Elle changea plusieurs fois de position en dansant d'un pied sur l'autre.

Tout à coup, les gens dans la file s'animèrent lorsqu'ils entendirent le grincement désagréable qui accompagnait le lever du rideau de la boutique. Apparut alors l'épicière, bien en chair et bien droite, derrière son comptoir où trônait une balance Roberval.

Après avoir reposé le long crochet avec lequel il avait actionné le mécanisme du store, un corpulent bonhomme, vêtu d'un tricot de peau gris sale, se mit à saluer ses premiers clients d'une voix avenante.

— Ces deux-là, ils doivent bouffer à leur faim, ils ne font pas peine, maugréa l'une des commères.

Hannelore se mit sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir les denrées aujourd'hui disponibles. Elle distingua avec envie un tronçon de viande fumée qui pendait à côté d'une grappe de saucisses faméliques. Elle ressentit un spasme au creux de l'estomac et sa tête se mit à tourner...

---

1. Personnalité importante du régime de Vichy, il fut chef du gouvernement d'avril 1942 à août 1944. Dans son discours radiodiffusé et cité dans *Les Nouveaux Temps* le 24 juin 1942, Pierre Laval avait annoncé la mise en place de la Relève : pour trois travailleurs français partant en Allemagne, un prisonnier serait libéré. Il avait aussi déclaré : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne, parce que, sans elle, le bolchevisme, demain, s'installerait partout. »

Quand la cliente devant elle prit congé avec un panier à moitié rempli, Hannelore sortit hâtivement ses cartes comportant les tickets de rationnement de diverses<sup>1</sup> couleurs.

— Bonjour petite madame, vous avez bonne mine aujourd’hui, lui dit mielleusement l’épicière.

Hannelore bredouilla un faible bonjour alors que les propos de Germaine Maurin lui rappelaient qu’elle avait récemment pris pas mal de kilos. À son tour, elle regarda avec dégoût la grosse femme avec ses bigoudis sur la tête et ses bras courts et potelés qui frémissaient comme de la gélatine.

*Sûr que ces gens-là doivent en profiter, pensa-t-elle.*

Néanmoins, elle voulut se montrer polie pour ne pas froisser la bonne femme et obtenir de bons produits. Elle se pencha pour poser son panier à terre.

Tandis qu’elle découpait les vignettes qu’elle avait sorties de sa bourse, le boutiquier qui se tenait debout aux côtés de son épouse lui rappela sur un ton où elle nota une certaine agressivité :

— Pas plus de 200 grammes de pain, 180 grammes de viande avec os pour la semaine, 100 grammes de matières grasses et 70 grammes de fromage, sauf que du fromage, il n’y en a plus.

Hannelore regarda avec suspicion la boule de pain noir entamée et posée sur le comptoir crasseux. La croûte comportait quelques traces de moisissure. Elle se demanda quels pouvaient bien être les types de farine qui avaient servi à fabriquer ce pain. Sans doute du maïs, des fèves, du seigle ou même de l’orge auxquels on avait ajouté des brisures de riz.

---

1. Les tickets étaient répartis en onze catégories : depuis E (enfants de moins de 3 ans) à V (personnes de plus de 70 ans), en passant par J1 (jeunes de 3 à 6 ans), J2 (6 à 13 ans), J3 (13 à 21 ans) et A (adultes de 21 à 70 ans). La couleur des tickets variait en fonction du produit : violet pour le beurre, rouge pour le sucre, brun pour la viande, vert pour le thé ou le café.



La jeune femme réussit également à obtenir une mesure de farine. Elle fut dépitée en se rendant compte que la marchandise était malheureusement mitée par les vers. En récupérant les tickets, le boutiquier lui proposa deux œufs, une ration de sucre et des rutabagas. Avec le poulet que le concierge lui avait promis au marché noir, Hannelore se dit qu'elle pourrait préparer un repas inespéré.

Tout heureuse, elle rangea ses tickets non utilisés dans sa bourse qu'elle maintenait toujours serrée contre sa poitrine et attrapa son lourd cabas sur le sol.

Elle allait saluer les vendeurs mais au moment où elle se relevait, son regard croisa celui de son successeur, un homme vêtu d'un pardessus sombre et d'un feutre noir.

Le visage était implacable, le regard froid et cruel. Lorsque les yeux de l'homme se baissèrent sur son plastron, elle resta clouée sur place. Pourtant, avec son sac, elle essayait de dissimuler maladroitement l'étoile de David en étoffe jaune qu'elle avait dû y coudre.

L'enfant qu'elle portait en son giron s'agita anormalement. Mais quand le regard de l'individu en noir revint vers le sien, elle discerna une telle haine qu'elle en resta pétrifiée...



## 2

---

*On a peur, on s'imagine avoir peur.  
La peur est une fantasmagorie du démon.*

GEORGES BERNANOS, *DIALOGUES DES CARMÉLITES*

*Été 1956, Saint-Laurent-des-Vignes (village de Gironde)*

Quand Juliette arriva dans la vaste cuisine aux murs peints en vert, son odorat fut agréablement chatouillé par une odeur caramélisée de confiture.

Pourtant, l'adolescente n'y prêta pas attention, ayant encore en pensée le souvenir de l'expérience effrayante qu'elle avait vécue la nuit précédente.

Une effervescence régnait dans la pièce où bassines, spatules, rouleau à pâtisserie, bocaux s'entassaient dans divers endroits.

Deux femmes s'affairaient, penchées au-dessus d'une cuisinière en fonte, tandis qu'une troisième était assise devant une grosse table recouverte d'une toile cirée fleurie.

Hortense, la grand-mère de la jeune fille, reposa une casserole sur le fourneau et se retourna pour accueillir celle-ci avec un grand sourire. C'était une femme mince et blonde, âgée d'une soixantaine d'années.

— Bonjour ma Juliette. Oh, mais tu as une petite mine ! Tu n'as pas bien dormi ? lui demanda-t-elle tout en déposant un baiser sur chacune de ses joues.

— C'est vrai qu'avec cette chaleur, renchérit Nicole, sa mère, les nuits sont franchement épouvantables !

Juliette, le visage fermé et semblant absente, embrassa les deux femmes sans mot dire avant de se diriger vers la table, là où une troisième personne était assise, en train d'écosser une montagne de haricots verts.

Cette dernière affichait un visage accablé et effectuait, mécaniquement, ses gestes. Juliette se pencha vers sa tante Violaine pour la saluer à son tour. Devant l'air triste de sa tante, la jeune fille se rendit compte qu'elle n'avait jamais vu celle-ci sourire.

« C'est la *neurasthénie* » avait l'habitude de soupirer Hortense en haussant les épaules, comme si elle ne pouvait plus rien faire pour l'état de sa fille cadette.

Nicole récupéra l'épaisse tartine de pain qui grésillait sur une plaque ronde en amiante posée sur la cuisinière. Une bonne odeur de grillé se répandait dans la pièce. Elle la beurra généreusement avant de la déposer sur la table pour sa fille.

— Du bon pain de ferme. Régale-toi !

Juliette prit place juste en face de sa tante qui gardait toujours la tête baissée et les yeux rivés sur ses haricots.

— Après ton petit déjeuner, ma chérie, tu iras me chercher du lait à la ferme, lui demanda Hortense qui versait du lait bouillant depuis une casserole en fonte vers un gros bol en faïence.

Quand elle se pencha pour délayer le chocolat en poudre avec une cuiller, ses yeux lavande rencontrèrent ceux de sa petite-fille. Il y avait une tendresse immense au fond de ce regard émaillé d'un éventail de fines rides que l'existence avait creusées.

En attendant que le liquide refroidisse, Juliette scruta les alentours. Devant elle, le zouave sur le paquet de Banania lui souriait de toutes ses dents.

Plus loin, sur le sol en tomettes rouges, un imposant vaisselier ciré et datant de l'arrière-grand-mère trônait à côté d'une immense cheminée à l'âtre noirci. De l'autre côté, au-dessus d'un évier en pierre grise, une fenêtre haute dévoilait une lumière franche tandis qu'une porte entrouverte apportait un peu de fraîcheur matinale. Le seul objet moderne du lieu était un Frigidaire massif de couleur blanche.

Sur la grosse cuisinière en fonte noire, Juliette remarqua une bassine en cuivre remplie de mûres saupoudrées de sucre qui commençait à frémir. Hortense devança ses questions.

— Oui, il m'en faudrait encore d'autres. Si tu veux, cette après-midi, tu iras te promener pour voir si tu peux en trouver, à nouveau, sur le bord des routes.

Tandis que Juliette trempait son pain dans son bol fumant, les trois femmes continuaient leurs tâches domestiques. Elles portaient chacune un large tablier fleuri.

Si Nicole avait les mêmes traits réguliers que sa fille Juliette, son corps était un peu plus potelé. Violaine, âgée maintenant de trente-trois ans, avait un visage diaphane qui aurait pu être qualifié de joli si elle l'avait agrémenté d'un sourire. En raison de son âge, on la considérait maintenant comme une irrémédiable vieille fille.

Hortense, la grand-mère, était le cœur de la maison. Cette maîtresse femme était partout et malgré son âge, elle déployait une énergie surprenante.

Entre les confitures, les conserves, la couture, l'entretien de la maison, le jardinage et même les visites auprès des pauvres de la paroisse, elle n'arrêtait pas. Du matin, dès son lever à cinq heures, jusqu'au coucher, elle travaillait comme une fourmi. Pas étonnant que son corps ait acquis une allure mince et sportive.

L'aïeule arborait une simili-joie de vivre et ce malgré les lourds secrets enfouis au fond de sa mémoire. Les événements qui s'étaient déroulés durant les guerres auraient dû l'anéantir.

Ce n'était que le soir qu'Hortense vacillait quand, agenouillée devant le crucifix, elle se remémorait ses chers disparus et les sinistres circonstances de leur absence. Il lui arrivait même que cette séparation lui soit si dure qu'elle en perdait la raison jusqu'à invoquer les esprits pour entrer en contact avec eux. Alors, dans le plus grand secret, elle jouait à un jeu dangereux, frôlant la frontière entre la vie et la mort, entre la raison et la folie, là où le réel cède la place à l'occulte...

Juliette reposa son bol et s'essuya les lèvres du bout des doigts. En se levant, elle attrapa le bidon en étain que lui tendait sa grand-mère.

— Tu demanderas à la fermière qu'elle me tue aussi un gros coq pour dimanche. Ton grand-père et ton cousin nous rendront visite et je voudrais leur concocter un bon repas.

Les yeux de Juliette s'illuminèrent d'étoiles. Si elle avait l'habitude de voir son grand-père qui travaillait à Bordeaux et revenait chaque fin de semaine, il n'en était pas de même pour son cousin Lucien, âgé de vingt-neuf ans. Elle éprouvait pour ce dernier une admiration sans bornes, peut-être même un sentiment amoureux inavoué. Un léger sourire éclaira sa physionomie.

— Je suis vraiment contente. On va passer un chouette dimanche !

À chaque fois qu'il lui rendait visite, Lucien avait toujours des présents pour la jeune fille. C'étaient souvent des cadeaux défendus, parfois même des livres d'auteurs sulfureux comme Françoise Sagan dont elle avait dévoré le roman *Bonjour tristesse*, parfois des cigarettes américaines pourtant prohibées par Hortense.

— N'oublie pas ton chapeau, lui recommanda Nicole alors que l'adolescente se ruait vers la porte d'entrée.

Obéissant à l'ordre de sa mère, Juliette saisit de sa main libre une grande capeline de paille qu'elle arracha à un portemanteau.

Lorsqu'elle sortit dans le parc, des taches de lumière dansaient à travers les ombrages d'un bosquet de chênes centenaires et de tilleuls majestueux. Plus loin, de magnifiques hortensias aux couleurs vives égayaient les abords du mur d'enceinte alors qu'un grand magnolia ouvrait sa ramure généreuse.

La jeune fille récupéra une bicyclette posée sur l'exubérante vigne vierge du mur de la maison et accrocha le bidon au guidon. Elle laça les cordelettes de son chapeau sous son menton et enfourcha son lourd vélo.

Elle passa, à main droite, devant le potager où un vieux jardinier officiait. Autour de lui, des plants de tomates et de haricots montaient vigoureusement à l'assaut de tuteurs tandis que des courges et des aubergines couraient sur un sol où aucune mauvaise herbe n'avait sa place.

— Bonjour Albert ! cria-t-elle à l'intention de l'homme.

L'homme se releva en soulevant son béret d'une main calleuse. C'était un « simplet » dont Hortense avait eu pitié, et qui aidait au quotidien, donnant à l'aïeule le prétexte

pour ne plus devoir accomplir les travaux les plus ardu pour son âge.

Juliette sortit du domaine de *La Louvière* par un grand portail béant, accroché à des piliers de pierre, avant d'accéder à une route bitumée qu'elle emprunta sur sa gauche. Au fur et à mesure qu'elle pédalait, sa robe en coton remontait, découvrant ses jolies jambes, et le vent soulevait ses cheveux qui dansaient sur ses tempes. Le soleil était déjà haut dans le ciel et une sensation de brûlure ne tarda pas à assaillir le visage et les bras de l'adolescente.

Si des arbres surplombaient le mur de pierre du parc sur la gauche, les coteaux ensoleillés de l'autre côté révélaient des rangs de vigne intelligemment alignés.

Le sommet, lointain, du mamelon le plus proche était couronné par une scierie entourée de bosquets, et bien plus loin une autre colline était surplombée par la longue cheminée d'une briqueterie désaffectée. Bientôt les murs du domaine laissèrent place à d'autres rangées de vigne.

La jeune fille longea ensuite, sur la droite, un mur de pierres sèches endommagé par une grande brèche en son milieu. Elle se mit à frissonner en jetant un coup d'œil à travers la trouée et en apercevant un alignement de platanes qui dissimulaient, en partie, un très étrange manoir situé à l'arrière.

La végétation anarchique qui avait envahi le jardin se mariait avec l'aspect dégradé de la grande bâtisse dont les fermetures arrachées pendaient lamentablement.

Ce lieu abandonné avait mauvaise réputation depuis que son ancien propriétaire, un « collabo », y avait été exécuté pendant la guerre.



« C'est une maison hantée, ma Juliette, il ne faut pas s'en approcher » lui avait affirmé Hortense en ouvrant de grands yeux effrayés à chaque fois qu'elle mentionnait ce lieu tragique.

Juliette, gênée par une curieuse appréhension, se mit à pédaler plus rapidement. Elle s'engagea de suite à droite, sur un chemin de terre cahoteux qui descendait en pente raide le long de plants de maïs desséchés. Elle aborda alors la déclivité avec précaution.

Quand elle aperçut, en contrebas, la porcherie du père Truchot, elle fut intriguée par l'attroupement d'une dizaine de villageois qui s'était formé devant l'entrée. On percevait un tumulte à l'intérieur. Elle stoppa sa course pour aller interroger les badauds quand un homme trapu, entre deux âges, se posta devant elle, les mains sur les hanches, pour la rabrouer :

— Va-t'en gamine, ce n'est pas un spectacle pour toi !

Elle n'arriva pas à saisir ce que disaient, derrière lui, les gens lorsqu'ils se parlaient en adoptant une mine contrite. Juliette allongea donc le cou pour tenter d'apercevoir ce qui se passait au fond du hangar mais le même bonhomme lui barra la vue.

— Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit ? File !

Juliette maugréa et reprit sa course mais au lieu de continuer tout droit, elle s'engagea le long du mur de la remise, là où des herbes folles séchées encombraient le passage. Elle savait qu'une échelle menait droit aux combles du bâtiment. En l'apercevant, elle posa doucement sa bicyclette à terre puis elle escalada habilement les barreaux de bois tout en se tenant précautionneusement aux montants branlants.

Elle pénétra dans une sorte de mezzanine, aux planches disjointes, qui dominait l'intérieur du hangar. Ses yeux mirent un moment à s'acclimater à la pénombre. La cacophonie insolite qu'elle entendait l'intriguait. Alors elle avança doucement pour se retrouver en surplomb de la porcherie. Là, le spectacle qu'elle vit en contrebas la figea de frayeur...